

Inter
Art actuel



Extrait du récit autobiographique Première peau

Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin

Numéro 94, automne 2006

L'art biotech et le posthumain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45750ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laval-Jeantet, M. & Mangin, B. (2006). Extrait du récit autobiographique : première peau. *Inter*, (94), 28–30.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Extrait du récit autobiographique Première peau

Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin



Les groupes antivivisection nous menèrent droit à un nouveau volontariat, par l'entremise d'un grand type barbu, sérieux et frénétique, dans un pull péruvien dont j'admirais les points tandis qu'il discourait : « Actuellement nous avons un accord avec les laboratoires T & T pour leur trouver des bénévoles motivés, il s'agit de prélèvements biologiques humains pour économiser la vie animale, vous savez, les recherches sur la culture de peau, c'est un domaine d'étude très développé dans le Massachusetts, notre action vise à aider l'humanité, sans massacrer l'animal, ce qui est très pertinent pour la culture de peau, car il est bien entendu question de produire de la peau humaine, pour les grands brûlés par exemple, mais pas seulement, il n'est pas question de recherches sur les cosmétiques, nous nous opposons à toute recherche sur les cosmétiques bien entendu, tout cela est une question d'éthique, mais j'imagine qu'en tant que sympathisants vous partagez les mêmes idées... »

Nous ne fûmes pas longs à convaincre. C'était exactement ce que nous recherchions pour cesser de faire du surplace. Et quelques semaines plus tard nous étions introduits dans un nouveau laboratoire, non sans avoir signé de nombreuses décharges. Plusieurs jours de suite nous vîmes nous faire prélever de petits morceaux de peau dans le dos. Les techniciennes soulevaient nos pansements pour vérifier la cicatrisation des précédentes ponctions, répétant avec douceur la liste des précautions que nous devions prendre. Pas de bain. Dormir sur le ventre. J'ai toujours dormi sur le ventre. Manger du fer. Nous laver l'un l'autre le dos à la bétadine. Il était bien que nous soyons deux, disaient-elles. Se passer la crème émolliente le matin. Ne pas s'appuyer contre les dossiers de chaises. Revenir le lendemain à dix heures.

Le protocole était monotone et nous dûmes ruser pour croiser les chercheurs. Ce qui finit par arriver à la cafétéria, où nous traînions un peu longuement, étudiant les tournures anglaises que nous leur sortirions pour les convaincre de nous aider dans nos projets. Notre intention était de ramener de la peau cultivée coûte que coûte, notre peau, et d'en faire une œuvre pour nous majeure: des *Cultures de peaux d'artistes*, morceaux d'artistes hors-corps, réalisation effarante de la société biotechnologique contemporaine. Tout à la fois nous et pas nous, don viscéral et processus analytique, objet *trash* et merveille technologique. Tout et son contraire. Comme le monde actuel. Et si des collectionneurs voulaient bien s'en faire greffer, des cultures de peau, l'œuvre serait même parfaite. Après notre exposé, les chercheurs restèrent médusés devant leur café et nous demandèrent du temps pour réfléchir.

« Je le savais, on a été trop loin, ils ne vont jamais marcher. C'est trop pour eux. »

J'avais peur que Côme ait raison... Nous aurions peut-être dû taire nos intentions. Mais alors comment aurions-nous eu les cultures? Les voler? Les faire chez nous sans milieu stérile? Nous n'avions pas le choix. Et nous attendions un accord incertain, pétrifiés dans l'appartement, dévorant nos réserves et inventoriant nos acquisitions d'objets au 1/12^e: « ...Trois néons de soixante milliwatts. Deux prises doubles. Trois transformateurs. Six portes à trois panneaux. Douze poignées et serrures. Je ne vois pas le réfrigérateur à transformer en étuve. Dans quel carton est-il? »

Une nouvelle convocation arriva et nous nous y rendîmes la mort dans l'âme. Rien ne semblait avoir changé, les techniciennes s'empressèrent sur nos dos avec les précautions d'usage et nous raccompagnèrent au vestiaire sans fioritures. Pourtant à la sortie, le docteur Torres nous attendait, souriant. Un doigt sur la bouche, il nous invita à le suivre dans son bureau, le plus discrètement possible.

« Votre projet se tient. Il a beaucoup plu au chirurgien en chef. Bien entendu nous ne pouvons pas lui donner une suite officielle, vous imaginez bien. Toutefois si vous acceptez une totale confidentialité, nous sommes prêts à vous aider. Nous allons vous montrer les laboratoires, et vous y réaliserez avec moi vos *cultures de peaux d'artistes*, avec la condition expresse que vous ne citerez pas notre intervention dans les médias – si vous exposez ce travail – et que vous ne prendrez pas de photographies des processus de croissance dans nos laboratoires. Nous sommes un laboratoire de recherche privé sous contrat avec l'université, vous comprenez qu'il s'agirait d'espionnage industriel. »

Nous consentions à tout ce qu'il proposait dans un murmure approbateur, trop contents de réaliser le projet fou de nous offrir comme œuvre, vraiment nous, *performers* et producteurs de notre propre réalité physique, engagés affectivement et effectivement. Mon regard devait être celui, à la fois rêveur et ahuri, qui se laisse voir quand la conscience part en vrille dans une représentation abyssale, trop complexe pour être seulement descriptible. La Vision alors me prit, et j'y restai collée quelques jours, engluée, béate. Et Côme comprenait cela en silence. Tout comme il comprenait que, pour un critique bien intentionné, en parler serait un défi inenvisageable tant l'œuvre était insondable. Alors il se pencha pour m'envelopper, lui aussi rêveur, mais navré, et me souffla à l'oreille :

– Encore un travail impossible à défendre... et pourtant quel monde! Je te promets qu'on arrivera au moins à les réaliser. Coûte que coûte.

Le laboratoire nous fut ouvert, nous y primes même quelques photos furtives et sans conséquences, nous y vîmes les chambres stériles, les bains de collagène et d'acides aminés, les substrats flottant dans les boîtes de Pétri, tissus fragiles sur lesquels venaient se greffer les parcelles de peaux humaines qui croissaient de jour en jour. Il fallait à peine plus d'une semaine pour que la peau recouvre la dizaine de centimètres carrés de toile baignant dans la boîte de verre. Pas une peau opaque et dense, bien sûr, mais une légère pellicule rose, comme gélatineuse, dont la fragilité accentuait l'effet troublant. Juste une couche d'épiderme diaphane.

« Celle-ci est une de vos cultures, si j'en crois le numéro de la boîte. »

Amelio Torres était plongé dans le cahier où s'empilaient les données physiologiques de croissance de la semaine passée.

« Vos cellules présentent un bon facteur de croissance. Nous avons ici plus d'une quinzaine de souches pour chacun d'entre vous. »

Nous regardions pensifs, à travers une vitre, les boîtes numérotées alignées sur les étagères de la chambre stérile dont nous étions exclus. Devant notre perplexité, Amelio nous conduisit vers une nouvelle vitrine où s'agitaient une dizaine de souris en mal d'organisation.

« Ce sont des souris immunes. Chacune d'entre elles porte un échantillon de peau d'un expérimentateur volontaire. »

– Vous voulez dire que vous greffez nos peaux sur ces souris?

– Dans un premier temps. C'est le seul moyen que nous avons de vérifier la qualité de votre processus de croissance cellulaire.

– Quelle est celle qui porte ma peau?

Amelio se replongea dans son cahier.

– Epsilon 128.

Il sortit un stylet de lecture électronique de son étui pour le diriger vers les animaux.

– C'est celle qui est dans l'angle droit du bocal.

Je regardais aussitôt Epsilon 128 avec une tendresse particulière, absurde. Quelle valeur pouvait-on attribuer aux liens de sang quand on considérait ce type d'expérience?

– Est-ce que moi, je pourrais me greffer un échantillon de la peau d'Epsilon ?

Amelio s'amusa de la logique qui m'animait.

– Je crains qu'hélas vous ne le rejetiez immédiatement. Votre système immunitaire ne supporterait pas cette addition exogène et vous feriez une grosse réaction inflammatoire. Ce n'est peut-être pas nécessaire.

L'Epsilon de Côme avait déjà été éliminée, et nous restions songeurs, un peu malheureux en entendant cette nouvelle, anodine aux yeux de l'équipe de recherche.

« Vous cultivez toujours des cellules souches de la même personne sur un substrat donné ?

– Oui. Ça permet d'éviter les risques de réactions immunitaires. »

Côme et moi nous regardions d'un air entendu.

« Pourriez-vous tenter des cultures communes de cellules de Côme et moi ?

– On peut y penser, mais il y a peu de chance que cela fonctionne.

– S'il vous plaît, essayons quand même, ça peut être intéressant pour vous aussi. »

Nos soirées devinrent plus agitées, nous tournions et retournions les images du laboratoire dans notre esprit, cherchant précisément les éléments manquants de ce puzzle biologique.

« N'empêche que ça reste visuellement plat, ces cultures de peau.

– Oui, on n'a même pas demandé comment les conserver, habituellement ils les greffent dès que le processus de croissance est interrompu. Tu penses qu'on peut les conserver ?

– Il n'y a aucune raison qu'on ne puisse pas. Depuis le « cheval artériel » de Fragonard, on conserve n'importe quoi du moment que c'est mort.

– C'est dommage de ne pas les conserver vivantes.

– Je suis d'accord, mais en dehors d'une greffe, je ne vois pas de solution pratique... La congélation, c'est une terrible prise de tête.

– Il n'en reste pas moins que plastiquement il manque quelque chose, il faut réussir à échapper à la littéralité. »

« Celle-ci a tenu, elle n'est pas nécrosée. »

C'est ce que nous annonça fièrement Amelio Torres en nous présentant un carré de peau rose translucide, résultat de l'expérience de culture mixte de nos deux épidermes. Nous ne pouvions être qu'excités devant cette projection d'œuvre biologique à deux, un genre de bébé en peau hors-corps. Un petit début de monde qui témoignait fidèlement de nos désirs fusionnels.

Première peau était née. Quel autre nom lui donner ? Elle était une œuvre d'un nouveau genre, une œuvre biotechnologique, peut-être la première à s'assumer comme telle ? Mais nous restions soucieux en la contemplant. D'abord elle frappait fortement l'imaginaire, comme tout objet inédit qui impose qu'on réalise son existence. Ensuite il nous fallait encore trouver un moyen de la pérenniser. Ce que nous fîmes en apportant le lendemain un morceau de peau de cochon fraîche monnayée aux abattoirs. Sur le derme de porc fut greffée Première peau, afin de lui donner l'épaisseur suffisante pour y tatouer l'image de la souris Epsilon. Juste retour des choses. Nous utilisions sa peau, qu'elle utilise la nôtre.

Par la suite nous demandâmes au laboratoire de faire croître directement nos épidermes sur le derme de cochon, que nous rendîmes symboliquement de même au monde animal en gravant les cultures avec le *best-off* du tatouage animalier en vogue aux États-Unis, cet été 96.

Les réunions de tatoueurs, où il ne faisait pas bon se montrer habillé, avaient eu raison de nous. Et nous nous étions laissés aller à nous faire recouvrir, à défaut de tatouages définitifs, de tatouages organiques, dont les pigments étaient absorbés par le corps en deux ou trois ans. J'avais demandé les mêmes motifs que ceux que nous avions dessinés sur les échantillons de culture de peaux. Lesquels reposaient maintenant dans du formaldéhyde, leur processus d'évolution arrêté à jamais. Et nous nous étions fait décorer à la manière d'une toile de Jouy des animaux épars sur nos bustes : une mygale entre les seins, un lézard sur le bras, dauphins, lions ailés, tigres et colibris. Nous nous trouvions beaux, étonnants, légers et colorés, si peu ressemblants à l'image parfois brutale que donnaient les écritures et les motifs ethniques au tatouage traditionnel. Nous n'appartenions à rien, nous n'avions sur nous que la manifestation de notre empathie pour l'existence terrestre. Et la pensée que tout cela était temporaire nous satisfaisait. Nous serions passés à autre chose d'ici deux ans. Côme évoqua néanmoins l'idée que nous devrions nous faire tatouer ainsi chaque espèce qui disparaissait, dans un dernier hommage vécu. Comme une manifestation de révolte ultime devant le gâchis général. Seulement les espèces disparaissent trop vite ; nous aurions été aussitôt envahis d'une multitude d'insectes, d'oiseaux et de petits rongeurs dont l'effet néfaste eût été certain sur notre libido. Comment ne pas pleurer chaque fois que nous nous serions déshabillés l'un devant l'autre ? Aussi nous nous contentâmes de garder l'idée, et de l'évoquer de temps à autre, pour ne pas perdre l'émotion qui nous habitait devant l'état du monde. ■



▲ Art Orienté Objet, *Skin Culture*,
Trying animals on me, 1996.